

Présentation orale du sujet de thèse : *Les religieux capucins français engagés dans la Grande Guerre (1914-1918)*(vingt minutes)

Les recherches qui font partie de la présente thèse ont pour point de départ une rencontre remontant à 2008 avec Madame Hélène de Bengy alors responsable du classement des archives entreposées au couvent des capucins de la rue Boissonnade. Au cours de cette entrevue, il nous a été signalé qu'un nombre important de courriers de capucins mobilisés pendant la Grande Guerre n'avaient pour l'heure jamais été exploités. Nos études précédentes nous avaient mis en contact avec l'univers complexe des congrégations religieuses masculines et féminines et en particulier avec les mesures qui les avaient frappées, d'une part à la suite des décrets de 1880 puis, quelques années plus tard, lors de l'application des lois anticongréganistes, en particulier de la fameuse loi du 2 juillet 1901 sur les associations avec son titre III mais nous avons jusque-là laissé de côté la période recouvrant la Grande Guerre, tout simplement parce qu'elle nous apparaissait alors comme étrangère à notre sujet d'étude.

Avant de commencer ce travail, nous nous sommes évidemment accordé un moment de réflexion. Le temps de la retraite professionnelle arrivant à grand pas, nous avons alors décidé d'entreprendre le travail de mémoire que constitue cette thèse. Nous y avons été d'abord aidé et encouragé par notre directeur de thèse, Monsieur Philippe Boutry, à distance par Monsieur Xavier Boniface, mais surtout aussi par Madame Marie-Hélène de Bengy, déjà citée, sa remplaçante Madame Anne Le Bastard, Monsieur Pierre Moracchini, Mmes Cécile de Caquray et Monica Bem, tous trois bibliothécaires de l'importante fonds de la rue Boissonnade et aussi par le père Dominique Jouly. Notre participation aux séminaires de l'EHESS sur le fait religieux de Monsieur Pierre Antoine Fabre ainsi qu'aux séances de séminaires sur la Grande Guerre animés par Monsieur Audoin-Rouzeau et ses collaborateurs, nous ont aidé à combler une partie de nos lacunes, en particulier celles sur l'histoire de la Grande Guerre. Nous avons profité également de l'accueil que nous ont réservé les responsables des archives de la congrégation des Lazaristes, MM Elie Delplace, visiteur provincial de cette congrégation, Claude Lautissier et Lâm, qui nous ont permis à partir du journal laissé par l'un de leurs anciens confrères, de connaître un peu mieux certains aspects de la campagne d'Orient à laquelle ont participé aussi plusieurs capucins. Que tous en soient vivement remerciés ainsi que Madame et messieurs les membres du jury qui ont accepté de prendre de leur temps pour lire les modestes résultats de ces recherches.

Je voudrais aussi exprimer une particulière reconnaissance à Monsieur Claude Charlot, ancien directeur des Archives et du Musée de la Préfecture de Police pour m'avoir reçu comme fonctionnaire dans son service en 1997, affectation qui m'a redonné l'opportunité de reprendre les études d'histoire que j'avais laissé de côté un certain nombre d'années plus tôt et de m'orienter désormais vers des recherches, non plus en histoire médiévale comme jadis, mais en histoire contemporaine.

Depuis une trentaine d'années les recherches se multiplient lorsqu'il s'agit d'étudier les sentiments et les représentations des différents acteurs de ce qu'il est convenu d'appeler communément la Grande Guerre. Cependant la plupart des congrégations religieuses françaises n'ont pas fait l'objet d'une étude propre s'agissant de ceux de leurs membres qui s'y sont trouvé engagés volontairement ou non. A notre connaissance, seuls les Jésuites avec la thèse et l'ouvrage de Marie Claude FLAGEAT, Les jésuites français dans la Grande Guerre, témoins, victimes apôtres, paru en 2008, les prêtres de Missions Etrangères de Paris suite à une publication de leurs lettres de guerre

par Paul Christophe, ou encore très récemment les Bénédictins de Solesmes avec un ouvrage de Patrick Hala, paru en 2014, ont pour l'heure fait l'objet de telles études. C'est en partie cette lacune que nous essayons ici de combler pour ce qui est de l'ordre des frères mineurs capucins. Il nous a d'autant paru significatif de nous intéresser à cet institut qu'il fut l'une des cibles privilégiées de l'anticléricalisme républicain du début du vingtième siècle, en particulier lors de l'application de la législation anticongréganiste consécutive à la loi de juillet 1901.

Tous les témoins directs de la période ne sont plus aujourd'hui de ce monde. Notre travail d'historien n'aura donc comme sources essentielles que les écrits laissés par plusieurs des religieux impliqués à un titre quelconque dans le conflit. Il faut cependant reconnaître que les journaux et correspondances de guerre conservés aux archives des pères capucins de la rue Boissonade à Paris qui nous ont servi de point d'appui pour mener notre étude suppléent avantageusement l'absence de témoignage direct. A ces documents de première main, il convient d'ajouter les dossiers personnels des religieux conservés dans ces mêmes archives ainsi qu'au service historique de la Défense à Vincennes et aux archives départementales de Paris.

Notre recherche se situe, ainsi que nous l'avons déjà souligné, dans un contexte de crise entre le monde des religieux et l'Etat français républicain. La plupart des congrégations religieuses se trouvaient en 1914 dans une situation difficile. Beaucoup d'œuvres qui avaient constitué leur raison d'être et étaient nécessaires à leur apostolat avaient disparu ou étaient entre les mains de laïcs. Même s'il est hasardeux de dire que la guerre apparut à certains membres de ces congrégations comme providentielle, du moins espéraient-ils à bon droit que leur participation à la défense du pays et des intérêts français favoriserait leur retour sur le territoire français et leur réintégration pleine et entière dans la société française. Notre étude portant sur les réactions d'un ordre religieux non autorisé à une période cruciale des relations Eglise / Etat, au moment où surgit un événement imprévu, met en lumière le caractère artificiel des absolus et laisse rapidement entrevoir qu'à situation d'exception peuvent répondre des comportements d'exception même parmi les couches les moins favorisées de la société, en l'occurrence ici des religieux naguère pourchassés en raison de leur influence et d'une certaine popularité dans les milieux catholiques pratiquants et peu réceptifs aux idéaux républicains.

Les lois de 1901 et de 1904 faillirent porter un coup fatal à l'ordre des capucins en France et à leurs œuvres dont des laïcs pieux purent heureusement continuer à assurer la survie. Le contexte général de cette période avait été très défavorable au monde des religieux, puisque seules cinq congrégations masculines avaient pu bénéficier d'une autorisation suite à une application particulièrement rigoureuse des lois anticongréganistes par les gouvernements d'Emile Combes et Aristide Briand. Les instituts qui n'avaient pu bénéficier de cette faveur se virent contraints de transporter leurs maisons de formation, leurs couvents ou monastères, leurs résidences ou, s'ils en possédaient, leurs établissements d'enseignement hors du territoire national. Plusieurs de leurs membres purent échapper à l'exil en vivant séparés, hors de toute structure ressemblant à une communauté religieuse. Néanmoins les plus téméraires, purent braver cet interdit en reconstituant officieusement une sorte de vie communautaire, prenant par exemple leurs repas ensemble, habitant dans des immeubles voisins peu éloignés les uns des autres.

Parmi les congrégations non autorisées, les capucins disposaient en 1914 d'une situation peu enviable. Destinés par leurs fondateurs François d'Assise puis Mattéo Bascio pour ne citer que ces deux figures majeures de l'ordre, à vivre et à exercer leur apostolat dans le monde, l'anticléricalisme qui sévissait alors en France ne pouvait que les exposer à toutes sortes de tracasseries ou vexations lorsque, d'aventure, ils parvenaient à

exercer une forme quelconque d'apostolat. Pourtant, beaucoup de ces religieux demeuraient profondément attachés à leurs pays et c'est guidés à la fois par leurs convictions religieuses et leur patriotisme, que de nombreux membres de cette congrégation répondirent favorablement à la mobilisation générale. Cependant, la déclaration de guerre représentait aussi un déchirement interne entre membres de l'ordre. Les hostilités devaient fatalement mettre aux prises des religieux relevant de différents pays belligérants et présentant un risque énorme pour l'unité des instituts. Un ordre international comme l'était celui des capucins ne pouvait bien entendu échapper à ce dilemme : comment réagir en face d'un frère appartenant à une nation ennemie ? S'engager à un titre quelconque dans les armées, alors que leur patrie était menacée apparut pour les capucins en âge d'être recrutés comme s'imposant de soi. Mais à l'instar de beaucoup de français, il est probable que les recrutés de la première heure ont sous estimé les atrocités qui les attendaient. C'est du moins ce que laisse entendre le ton d'une lettre écrite par l'un d'eux, datée du 22 septembre 1914 : « *Il y a 45 jours que je suis sous les drapeaux et que j'ai échangé ma très vénérable et très aimée bure de capucin pour l'uniforme des soldats de France. Comme c'est différent ! Car enfin, si j'ai appris que le silence, la discipline, l'abnégation, le sacrifice, le sentiment très net d'un devoir supérieur à remplir, c'est la vie du moine, je fais aussi tous les jours l'expérience que c'est également là toute la vie du soldat...* »¹. Mais en février 1915, le ton n'est plus le même : « *Me voilà depuis 5 jours sur le champ de bataille. Le 7 décembre, veille de l'Immaculée Conception, j'ai reçu le baptême du feu. Jamais, je n'aurais cru que la guerre fut une chose si horrible...* », et de poursuivre en ajoutant que se constitue une certaine accoutumance à la guerre : « *Le premier coup de canon m'a fait tressaillir des pieds à la tête. Le second ne m'a plus rien fait. Les balles qui sifflent au-dessus de ma tête ne me font pas plus d'effet qu'un coup de fouet dans l'air. On s'accoutume à tout, même à la pensée de la mort. Nous la voyons face à face, nous l'entendons passer en sifflant sur nos têtes. Elle passe à côté de nous, elle nous frôle de son aile sombre et nous restons impassibles* »².

Les sources de nature historique qui ont servi de support à notre travail ont la particularité d'être bien souvent imprégnées de spiritualité et c'est là encore leur originalité par rapport à d'autres écrits que nous ont laissé les soldats mobilisés durant la Grande Guerre. L'une des raisons de cette tendance trouve peut-être son explication dans le fait que les nombreuses correspondances écrites par les capucins de France durant le conflit ont pour destinataires leurs confrères de communauté, leurs supérieurs qui, la plupart du temps, les portent à la connaissance des autres membres de la communauté et même au-delà, dans les autres maisons de l'ordre par exemple. Présenter à intervalles réguliers, à un supérieur, généralement au père gardien de leur couvent de rattachement, un récit détaillé de leurs activités à l'armée semble en effet constituer une obligation morale pour nombre de religieux. Mais il est important pour certains rédacteurs d'y ajouter des considérations dépassant la simple relation des faits et des événements auxquels ils ont pu être associés. Par ailleurs l'un des rôles des aumôniers au cours de cette guerre étant de renseigner les familles sur l'état de santé d'un blessé, le lieu et les conditions de sépulture d'un soldat tué... ceux-ci suppléent parfois aux carences qui pouvaient subvenir dans les services des armées chargés d'informer les familles de tel ou

¹ Numéro spécial du Bulletin paroissial du Limoilou, vol. 3, « Nos confrères toulousains à la guerre », p. 134, AC, 2 J¹.

² Numéro spécial du Bulletin paroissial du Limoilou, vol. 3, « Nos confrères toulousains à la guerre », p. 7, AC, 2 J¹.

tel soldat, sur le devenir de tel ou tel régiment, le sort des hommes qui y étaient attachés. Mais ces documents qui constituent une source riche et originale n'étaient pas destinés lors de leur production à se transformer en témoignages historiques ou sociologiques. Si nous voulons les regarder avec l'œil de l'historien, il est nécessaire de ne pas perdre de vue leur ancrage dans le temps et dans l'espace, la relation socio-affective qui devait être celle des correspondants au moment de leur production, le passé, les conditions de vie, les représentations de ceux-ci ainsi que leur capacité à exprimer par écrit leurs états d'âme, ou leurs sentiments et leurs opinions. La nature de plusieurs de ces lettres, écrites par des « hommes de Dieu » invite pourtant à poser des questions d'ordre spéculatif. La foi de ces hommes détachés des biens matériels par leur vœu de pauvreté, appelés à ne pas fonder de cellule familiale, considérés de ce fait par beaucoup de leurs compagnons d'armes comme des êtres à part, demeure à bien des égards une énigme. Des préoccupations relevant de telle ou telle branche d'une culture théologique latente sont aisément perceptibles à travers certains interlignes de leurs écrits. Aussi essaierons-nous parfois de les discerner.

L'appréciation sur la valeur historique des courriers provenant des hommes engagés dans les combats doit cependant rester mesurée. En effet, les témoins directs, si perspicaces soient-ils dans la perception de la réalité ne peuvent qu'en saisir une fraction. Aussi sont-ils parfois amenés à les interpréter à leur manière, en fonction de leurs sentiments ou de l'humeur du moment, voire de leur personnalité. Quelles que soient les hauteurs de vues d'un individu, il importe également de saisir cette composante : les lettres ne peuvent offrir qu'un point de vue, celui de leur rédacteur. Enfin la censure militaire ne s'est évidemment pas privée d'occulter plusieurs passages de ces courriers qui auraient pu nous intéresser davantage aujourd'hui.

Ces documents soulèvent un certain nombre de questionnements. La mobilisation de nombreux membres du clergé catholique mais aussi protestant et dans une moindre mesure orthodoxe ou juif constitue sans doute l'une des grandes nouveautés de cette guerre. Le recoupement des différentes sources énumérées dans notre partie méthodologique permet une évaluation à peu près exacte du nombre de capucins français impliqués directement ou indirectement dans le premier conflit mondial. Certes le degré et la durée d'engagement peuvent varier d'un sujet à l'autre mais dans l'ensemble, on peut dire que les capucins ont constitué un corps fortement engagé dans les armées françaises à des titres divers : mobilisés, engagés volontaires ou non mobilisés ayant accompli des actions dignes d'éloges au service des soldats ou des populations civiles meurtries par la guerre.

Durant quatre ans et demi, et cela dès les premiers jours du conflit, des capucins exercèrent des fonctions diverses au sein de l'armée. Plusieurs connurent la vie des tranchées, avec ses misères, ses souffrances matérielles physiques et morales, ses phases d'offensives et de contre-offensives, ses périodes parfois interminables d'attente ou d'oisiveté propices à l'ennui ou au désœuvrement. Cette période leur donna l'occasion de côtoyer et de partager au plus près l'existence de français originaires d'horizons très variés et souvent très différents des leurs.

Ces quelques observations nous amènent en tant qu'historien à nous poser un ensemble de questions. On peut en premier lieu se demander si les capucins réussirent à nouer avec des hommes d'origines et de convictions généralement différentes des leurs des relations de camaraderie, nées de la fraternité du front et à dissiper de part et d'autre les préjugés consécutifs aux campagnes anticléricales et antireligieuses menées dans le pays au cours des décennies précédant le début la guerre.

D'autres questions viennent ensuite à l'esprit, commandées la plupart par le fait que nous sommes en présence de religieux, d'hommes considérés plus ou moins à part, comme *segregati* par une grande partie de l'opinion.

- Quelles formes d'apostolat exercèrent-ils auprès des mobilisés et des familles ?
- Parvinrent-ils, personnellement malgré des conditions inhabituelles et inédites, à conserver une vie spirituelle conforme à leur engagement de religieux ?
- Quelles furent les conséquences de la guerre sur les occupations des religieux et sur le fonctionnement des établissements situés en France ou hors de France avec lesquels les mobilisés entretenaient des relations ?
- A quel degré l'esprit de famille entre confrères, propre à tout institut religieux, put-il être maintenu au cours de cette guerre, compte tenu du statut de soldats de beaucoup de capucins.
- Quelles étaient les représentations qu'ils se faisaient de la guerre.

Du fait de leur appartenance à un ordre international, possédant des établissements un peu partout dans le monde et, en tant que catholiques, à une Eglise soucieuse d'universalité, les capucins se virent obligés de concilier cela avec leurs sentiments patriotiques et leur attachement à la France. Trois autres questions peuvent alors se poser :

- Ont-ils pleinement et sincèrement adhéré à l'Union sacrée afin de venir à bout avec l'aide de tous leurs compatriotes et des pays alliés à l'ennemi extérieur ?
- Quels espoirs ont-ils formé pour l'immédiat après-guerre ? Espéraient-ils des changements de mentalités et des mutations dans la société française ? Furent-ils déçus ou satisfaits dans leurs attentes ?
- Quelles leçons ont-ils en définitive tiré de la guerre et cet évènement fut-il à l'origine de changement dans la vie interne de leur institut ?

L'ensemble de ces questions éclairées par l'étude d'un certain nombre de sources inédites nous a amené à structurer notre étude autour de six chapitres qui se concentrent sur les points suivants :

- après une courte présentation des origines de l'ordre des capucins, de son implantation sur le territoire français, de sa position par rapport au régime républicain, nous évoquons les conditions dans lesquelles s'est déroulée la mobilisation d'un grand nombre de ses membres dans les armées françaises ;
- le second chapitre étudie les différents modes d'engagement des capucins au cours de cette guerre ainsi que leurs rapports avec l'ensemble des soldats et la hiérarchie militaire ;
- le troisième chapitre constitue le cœur de notre étude car il traite d'une part la façon dont la plupart des membres de l'ordre ont réussi à observer certaines règles conventuelles et disciplinaires attachées à leur statut canonique de religieux malgré les difficultés liées à un engagement total dans les armées, et d'autre part comment ils sont parvenus à faire œuvre apostolique et parfois même missionnaire au contact d'un entourage indifférent voire hostile à la religion ;
- le quatrième chapitre étudie principalement les moyens que se sont donnés les membres de l'ordre pour préserver leur unité, notamment leur souci permanent de demeurer en contact les uns avec les autres malgré les obstacles de la dispersion et de l'isolement ;
- la difficile conciliation entre les valeurs chrétiennes et les valeurs patriotiques dans un contexte politique et national peu favorable aux congrégations religieuses constituera le thème de notre cinquième chapitre ;

- les conditions d'un retour à une vie religieuse dans l'esprit de François d'Assise occupent l'essentiel du chapitre 6 où sont abordées les difficultés humaines et matérielles de réinsertion des mobilisés dans leurs différentes communautés ainsi que les conséquences de la guerre sur l'avenir de l'ordre des capucins en France, en particulier ses nouvelles orientations comme institut missionnaire.

Avant de terminer permettez-moi d'exprimer quelques regrets : celui de n'avoir pas commencé ce travail plus tôt alors que certains des acteurs capucins de la Grande guerre étaient encore de ce monde. Cependant, si l'on observe que des historiens de renom comme Pierre Renouvin, Lucien Febvre, ou Jules Isaac n'ont guère ou parfois même pas du tout relaté de vive voix leur propre expérience de guerre et surtout se montraient très discrets sur ce qu'eux-mêmes avaient vécu, accompli ou subi, ces regrets sont quelque peu atténués car je ne doute pas que les capucins que j'aurais alors pu rencontrer auraient manifesté la même retenue sur leur propre expérience que les grands historiens, eux-mêmes acteurs de la Grande Guerre que je viens de me permettre d'évoquer.